DON CARLOS.

Carlos-Maria-de-los-Dolores-Juan-Isidoro-Josef-Francesco-Quirino-Antonio--Miguel--Gabriel--Rafaël DE BOURBON, ou don Carlos, duc de Madrid, prétendant à la couronne d'Espagne, sous le titre de Charles VII, né le 30 mars 1848, est le fils aîné de l'infant don Juan, frère cadet du comte de Montemoulin, mort sans enfants; celui-ci, sous le titre de Charles VI, avait repris et soutenu les prétentions élevées au nom de la loi salique, par leur père don Carlos ou Charles V, frère de Ferdinand VII, contre Isabelle II, appelée au trône par une loi nouvelle de succession. Le jeune prince, devenu à son tour, par la renonciation de son père, en date du 3 octobre 1863, le représentant de la monarchie absolue et prétendue légitime, avait été élevé en Autriche et avait épousé à Frohsdorf, le 4 février 1867, la princesse Marguerite de Bourbon, fille du feu duc de Parme Charles III, nièce du comte de Chambord.

Dès l'année 1869, don Carlos, ayant à peine atteint sa majorité, essaya, avec l'appui du clergé, de profiter de la vacance du trône en Espagne et de réveiller en sa faveur les sentiments des anciens carlistes; mais les premiers mouvements furent écrasés par les troupes du gouvernement. Une seconde tentative, l'année suivante, n'eut pas plus de succès. Il avait fait de la France le centre de ses intrigues et de ses manœuvres et sur les réclamations transmises par l'ambassadeur d'Espagne, le gouvernement impérial l'avait en vain fait conduire à la frontière de Suisse (février 1870). On remarqua à cette époque la lettre-manifeste qu'il adressa, le 8 juin, à M. Villadarios, président de la junte catholique-monarchique et aux autres juntes du royaume. Mais son triple mot d'ordre: "Dieu, Patrie, Roi," eut alors peu de retentissement et, à la fin de l'année 1870, le prétendant se bornait à publier, dans les journaux dévoués à sa cause, une protestation contre l'élection du duc d'Aoste au trône d'Espagne par les Cortes. On fit courir alors le bruit qu'il avait offert à l'empereur Napoléon de prendre du service dans l'armée française. Au mois de septembre 1871, une lettre adressée par lui au général Elio montra qu'il n'abdiquait pas ses espérances, tout en ajournant ses projets.

Il crut les circonstances plus favorables, dès le commencement de l'année suivante. Le 20 avril, une circulaire du secrétaire du duc de Madrid, M. Emilio de Arjona, est envoyée de Genève pour donner le signal de l'insurrection. Les provinces du Nord furent soulevées facilement. Le mouvement se propagea dans les provinces basques, la Navarre, l'Aragon et la Catalogne. Le prince don Alphonse, frère de don Carlos, vint se mettre à la tête des bandes armées dans ce dernier pays; elles formèrent peu à peu des corps importants qui, sans préjudice du pillage propre aux guerres de partisans, purent entreprendre des opérations militaires, assiéger ou défendre des places et tenir tête pendant trois ans, aux troupes régulières des gouvernements successifs d'Amédée, de la République et d'Alphonse XII. Don Carlos, qui s'était tenu dans les département français des Pyrénées, et et qui, tout en restant invisible, avait son quartier général aux environs de Bayonne, entra en Espagne le 15 juillet 1873; il ne voulait pas, disait-il, dans sa proclamation, "rester les bras croisés devant une lutte héroïque et réparatrice."

Nous ne pouvons suivre ici les détails d'une guerre civile pendant laquelle de nombreuses correspondances espagnoles signalèrent à l'opinion européenne les partisans de Don Carlos comme portant la violence jusqu'à l'atrocité, et les troupes régulières l'indiscipline jusqu'à la débandade. Nous nous bornerons à citer d'une part, les noms des principaux chefs qui secondèrent le prétendant: son frère, don Alphonse, Dorregaray, le curé Santa-Cruz, Martinez, Valasco, Cucala, Lizarraga, Tristany, Gamundi, Saballs, etc.; d'autre part, à rappeler les événements de la guerre carliste qui ont laissé une trace dans la chronologie de ces dernières années. Tels sont: le serment prêté par don Carlos aux *fueros* des provinces basques (2 août 1873), la prise d'Estella par les carlistes (24 août), l'investissement de Bilbao (8 janvier 1874), les combats soutenus autour de cette ville contre les généraux Serrano et Concha (25, 26 et 27 mars, 1er mai); puis la défaite et la mort de ce dernier (27 juin); l'exécution en masse du dixième des prisonniers et de tous les officiers serranistes, ainsi que du correspondant prussien, le capitaine Schmidt [30 juin]; la prise du Puycerda, de Cuença, marquant alors les progrès sérieux des carlistes (juillet); un manifeste de don Carlos aux puissances chrétiennes, à l'effet de justifier sa manière de faire la guerre et spécialement l'exécution du capitaine Schmidt [6 août]; les agressions de ses soldats contre des canonnières allemandes et une frégate française, ainsi que contre les trains de chemins de fer portant à Madrid les ministres d'Allemagne, après la reconnaissance par l'Europe du gouvernement du maréchal Serrano [3 septembre]; le congé donné par décret de don Carlos à son frère Don Alphonse, à la suite de dissentiments avec d'autres chefs (août), la protestation du prétendant contre la révolution qui porta au trône Alphonse XII, le plus net et le plus vif de ses manifestes contre-révolutionnaires (6 janvier 1875), et qui lui valut de la part de l'évêque d'Urgel, au milieu des félicitations enthousiastes, la qualification de *Carlo Maximo* (12 février); l'arrivée sur le théâtre de la guerre de son cousin, le nouveau roi (3 février; au milieu de luttes indécises, la défection successive de plusieurs chefs carlistes, surtout après une proclamation toute alphonsiste de Cabrera (11 mars); l'offensive reprise avec succès par les troupes royales sous la conduite de Jovellar (7 juin), qui occupent Victoria [9 juillet], dégagent Logrono, bombardent et prennent Seo-d'Urgel [26 août]; les progrès plus importants encore du général Quesada qui, mis à la tête de l'armée du Nord [15 décembre], occupe la ville de Villa-Real, tête des lignes de défense carlistes, [29 janvier 1876], entre à Bilbao, [1er février], enlève Durango [5 février], Elguela (13), enfin sous le commandement du jeune Alphonse XII lui-même, la prise d'Estella [19], l'entrée à Tolosa [20], à Saint-Sébastien (23), et la marche victorieuse des troupes royales jusqu'à la frontière de France que passent les principaux chefs de l'insurrection (22) et après eux Don Carlos lui-même (27 février).

Arrivé sur le territoire français, en compagnie de son chef d'état-major général, le général Antonio Lizarraga, le prétendant fut accueilli par les autorités françaises avec des égards qui parurent un peu excessifs de la part d'un gouvernement républicain, mais il dut être aussitôt dirigé vers le Nord: un train spécial le conduisit à Boulogne, d'où le 4 mars, il s'embarqua pour Folkerstone, après avoir reçu les félicitations d'une députation de légitimistes français comme "l'intrépide défenseur de leur foi religieuse et l'auguste representant de leur foi politique". Lui-même dans un double manifeste "aux Espagnols", et "à mon armée", daté du 1er mars déclara qu'il "gardait intacts tous ses droits", que "son drapeau restait plié jusqu'à ce que Dieu fixe l'heure suprême de la rédemption pour l'Espagne catholique et monarchique," et qu'il "avait foi, aujourd'hui comme toujours, dans l'œuvre de salut à laquelle le destine la Providence." D'Angleterre, où il ne fut pas toujours l'objet de manifestations sympathiques, don Carlos passa sans bruit aux Etats-Unis, puis retourna en Europe, dont il parcourut plusieurs parties, sans que la presse politique se préoccupât beaucoup de sa présence.

De 1877 à 1881, don Carlos vint à plusieurs reprises résider en France, d'où il dut s'éloigner à la suite d'arrêtés d'expulsion, puis passa au Mexique. Divers événements, la mort du roi Alphonse, celle du comte de Chambord, les évolutions du parti légitimiste, tant en France qu'en Espagne, lui fournirent l'occasion de reproduire dans des manifestes et dans des lettres rendues publiques ses droits ou ses prétentions à la couronne dans les deux pays. Il déclarait qu'il gardait inviolable, pour lui et pour l'autre le droit des Bourbons dont il était le chef, l'héritier étant tout ensemble le successeur légitime de Philippe V et de Louis XIV. Il empruntait, en outre, au comte de Chambord, qui était pour lui Henri V, sa formule plusieurs fois répétée, qu'il ne serait jamais "le roi de la révolution."

Sa femme, l'infante Marguerite-Marie-Thérèse-Henriette, à laquelle pendant la guerre civile plusieurs journaux donnaient le titre de reine, a séjourné assez longtemps sur la frontière française, d'où l'on prétendait que, grâce à la tolérance du gouvernement ou des autorités locales, elle dirigeait des envois d'armes, de munitions, d'habillements, etc., dans les provinces insurgées Don Carlos a eu d'elle cinq enfants: quatre filles et un fils, l'infant Jacques-Jean-Charles-Alphonse-Philippe, né le 27 juin 1870.

VÊTEMENTS CONTRE L'EAU ET LE FEU.—On vient d'utiliser la toile d'amiante pour faire des vêtements destinés aux pompiers. C'est au Canada que cette adaptation a été imaginée, et la présentation en a été faite à une récente réunion de l'Association nationale des pompiers, à Montréal. Le casque de ce nouvel uniforme porte des lunettes en mica. Comme l'amiante s'échauffe très lentement, le porteur est averti à temps du moment où il doit se sauver.

D'autre part, l'amiante, sans pression, ne se laisse que difficilement traverser par l'eau, contre laquelle les pompiers ont aussi à se défendre. Il paraît que les essais de ces vêtements d'amiante ont été très favorables.

Aux Pyrénées.

—Suite—

La Cathédrale de Lescar est appelée Eglise Notre Dame. Elle est classée parmi les monuments historiques de France. C'est un spécimen merveilleux du style roman le plus pur. Douze marches, qui exhaussent encore la hauteur majestueuse de l'édifice, donnent accès dans la Basilique. C'est un monument complet, et parfaitement défini.

Avant d'entrer, remarquez la beauté architecturale de ce portail, creusé dans le monument, et surmonté d'une balustrade dentelée, qui couronne une immense rosace blanche du plus bel effet. A gauche du portail, vous lisez cette inscription, d'où le millésime a disparu *Phœbus me refecit anno....* Ces niches vides, qui entourent ce portail, ont dû, certainement, contenir des statues de saints, aujourd'hui disparues. Poussons la porte, et entrons dans l'Eglise. A une vingtaine de pas devant vous, vous avez encore une deuxième porte, immense, en bois de chêne, admirablement sculpté. L'espace, assez vaste, compris entre ces deux portes, était réservé à ceux qui désirant embrasser la religion chrétienne, n'avaient pas encore reçu le baptême. C'est de là, qu'on leur permettait de suivre les exercices religieux. Ils n'avaient pas le droit, sous aucun prétexte, de franchir le seuil de cette porte. Je n'ai vu une semblable disposition d'Eglise que à St-Germain des Prés, à Paris.

Passons donc sous le portail. Vous êtes saisi, subjugué par la beauté imposante, par un, je ne sais quoi, qui se dégage de cette colossale masse de pierres. Admirez cette carrure massive, ces énormes pilliers, couronnés de figures, cette voûte ronde et large, cette nudité glaciale. L'Eglise, en elle même, a cette simplicité gracieuse, que possèdent,- et ils sont bien rares,—les monuments appartenant au type roman. J'ai visité beaucoup d'églises en France; je n'en ai jamais vu aucune d'un style aussi pur que cette vieille cathédrale. Ce n'est pas, comme Notre Dame de Paris, comme la cathédrale de Bordeaux, celle de Bayonne, un mélange hybride, où les différences de style sont superposées; c'est du roman, et rien que du roman. C'est une église sombre, mystérieuse, basse, comme écrasée par l'immensité de la voute. Les vitraux, hauts en couleur, sont admirables. Le principal, qui se trouve derrière le maître autel, représente Dieu couronnant la Vierge. Lisez du reste l'inscription: REX POSVIT CORONAM IN CAPITE EJVS. Il est entouré de deux autres, de moindre importance, représentant, l'un St Julien, l'autre St Galactoire. Lorsque les rayons du soleil passent, tamisés, à travers ces vitraux, dont ils prennent toutes les nuances, ils produisent le plus grand effet.

A votre gauche, au dessus des fonts baptismaux, un tableau d'une dimension géante, représente le baptême de Jésus par Jean Baptiste. Eu bas sur une plaque dorée, remarquez cette inscription: "DONNÉ PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON III"

Le chemin de la Croix est également l'œuvre d'un grand maître. Tous les personnages sont représentés en grandeur naturelle. Quand à l'orgue, il peut certainement y avoir un aussi beau que celui que vous voyez au dessus du deuxième portail d'entrée, mais il n'y en a pas, à coup sûr, un plus beau. Figurez vous que, pendant plus de trente ans, cet orgue est resté muet. Les anciens du village m'ont raconté cette histoire, qu'on m'a donné comme parfaitement authentique.

L'organiste de la Cathédrale était un notable de l'endroit, excellent homme et très bon musicien. Malheureusement, tous les dimanches, il avait pour habitude de s'égarer dans les vignes du Seigneur. Un jour de grande cérémonie, à laquelle assistait l'évêque de Bayonne, au moment de la bénédiction épiscopale, alors que tout le monde était plongé dans le recueillement le plus profond, notre organiste, qui avait, ce jour-là, tenu une conversation plus qu'intime avec Dame Bouteille, se mit à jouer, à grand renfort, un quadrille des plus entraînants. Il y avait une sonnette dans l'orgue, dont le cordon correspondait à l'autel. Elle était destinée à prévenir l'organiste quand il devait cesser de jouer. L'enfant de chœur, sur l'ordre du pauvre curé tirait le cordon de la sonnette. Mais notre ivrogne n'en voulut pas démordre. Il alla jusqu'au bout de son quadrille, au grand ébahissement des fidèles. L'organiste fut relevé de ses fonctions. Dans sa colère, il démolit les parties essentielles de l'orgue, et le mit dans l'impossibilité absolue de jouer. La somme demandée pour la réparation de ces orgues étant trop élevée, pendant trente ans, on se contenta d'un harmonium et de l'ophiclède pour l'accompagnement des chants religieux.

Il y a quelques vingt ans, un nouveau prêtre fut envoyé à la cathédrale. Jeune, intelligent, actif, il résolut de faire réparer l'orgue pour lequel on demandait trente mille francs. Obtenir la somme du gouvernement, il n'y fallait pas songer. Ouvrir une souscription parmi les paroissiens, c'était scabreux. Cependant, il ne se découragea pas. D'une éloquence entraînante, persuasive, il expliqua son cas, un dimanche, à la grand'messe; il s'adressa, en vrai connaisseur du cœur humain, aux femmes en particulier. Sa cause fut gagnée. Les bas de laine s'ouvrirent, et les trente mille francs en sortirent.

***

A chaque pillier de l'église, voyez une grande croix rouge, symbole du martyre. La Cathédrale a eu deux évêques, que l'Eglise a placés au rang des saints; l'un, St-Julien, l'autre St-Galatoire, qui fut martyrisé. Elle a été aussi le St-Denis des rois de Navarre. Jeanne d'Albret, fut enterrée dans cette église. Mais il n'y a aucune trace de sa tombe. Vous remarquerez que nous ne marchons que sur des pierres tombales. C'est, en effet, un vrai cimetière que cette église. Autrefois, dans mes moments de loisir, je venais passer des heures entières dans le calme solennel du monument, et je m'efforçais de déchiffrer ces inscriptions à moitié effacées.

YAN DE LESCA.

A suivre.

PORTEZ ARME!

Cet empereur Guillaume,
Dont on rit quelquefois,
Mais à tort, est un homme
Admirable parfois.

Chaque jour, sa cervelle,
En sa fécondité,
Peut mettre une nouvelle
Idée en liberté.

Elle peut même en mettre
Deux par jour, quand les jours
Longs comme un hexamètre
Semblent durer toujours.

Mais c'est dans le domaine
Militaire surtout.
Que Guillaume promène
Son esprit vaste en tout.

Car Guillaume est de race
Héroïque, et ses yeux
Sont fixés sur la trace
Illustre des aïeux.

Croyons même que l'homme
Au casque rayonnant
Et pointu, que l'on nomme
Guillaume l'*Etonnant*,

Sera pour l'Allemagne
Un empereur plus grand
Que le vieux Charlemagne,
Qui fut Barbare et Franc.

Il est né militaire.
Recevant de par droit
Le sabre héréditaire
Et le sceptre de roi.

Mais parmi ses ancêtres
Et parmi tous les siècles,
Qui furent princes, maîtres,
Empereurs et Prussiens,

L'ancêtre que notre homme
Préfère en général,
Est Frédéric Guillaume,
Ou le roi-caporal.

Car, second roi de Prusse,
Soldat qui ne rit pas,
Le Frédéric Borusse
Faisait marcher au pas,

Et bâtonnait lui même,
Pour un mouvement faux
Et contraire au système,
Ses grenadiers très hauts.

Oui, très hauts par la taille,
Recrutés en tous lieux,
Dressés pour la bataille,
Ayant six pieds et mi fix!

Mais Frédéric Guillaume
N'admit aucunement
Que tout autre qu'un homme
Fût de son régiment.

Il n'eut point la pensée
Qu'une femme au doux nom,
Aimée et caressée,
Redoutant le canon,

Et qui de nous diffère
Par la maternité,
En grenadier pût faire
La charge à volonté.

Mais l'empereur Guillaume,
Sachant, car il sait tout,
Que la femme vaut l'homme,
Dans la Prusse surtout,

A fait de l'héritière
De Saxe-Meiningen,
Sa sœur, princesse altière,
L'autre jour ou *morgen*,

Un colonel superbe
Et Prussien, affirmant
Qu'un sexe dit imberbe
Sait le commandement,

N'a pas moins de courage,
—*Sic dixit Tacitus*—
Et ne fait pas moins rage
Que l'homme *barbatus*

Or, c'est en uniforme,
Très brillant, bien porté,
Dansant bien la forme
Du corps et sa beauté,

Avec le casque en tête
Et son crin allemand,
Panaché pour la fête
Du *Royal-Regiment*,

Que la sœur de Guillaume
En revue a passé,
Superbe comme un homme
Et le front redressé,

Ses grenadiers de Prusse,
Qui se moquent autant
De Nicolas le Russe
Que des Français d'antan,

Car ils ont la parole
Et le verbe très haut
Pour l'instant.... Et c'est drôle.
Mais on verra tantôt.

J. G.

Mondanités.

Le commencement de l'automne est toujours une saison exceptionnellement agréable et aussi une des plus joyeuses puisqu'elle marque l'heure du retour. On revient peu à peu de la campagne, des eaux, de tous les lieux de plaisance, et d'ici à un mois tout le monde sera rentré.

Quelques familles voulant jouir des derniers beaux jours qui s'en vont si vite, et qu'on trouve plus précieux en raison de leur course rapide, ont prolongé de quelques semaines leur séjour à la campagne, où les arbres qui leur prêtent encore leur ombre protectrice vont bientôt se dépouiller de leur manteau de verdure. La vie s'y passe ravissamment. En compagnie d'hôtes sympathiques on s'y promène, on y rit et on y cause de ces mille riens intéressants qui font de la conversation un si charmant plaisir. Voilà les principales occupations, et cette vie de paresse est bien douce, en vérité, aussi, comme les ennuis s'envolent à tire d'aile!

En ce moment de calme-plat, celles de nos mondaines qui sont de retour emploient le temps à la réorganisation des clubs et cours qui ont jusqu'ici reçu les encouragements d'un public intelligent. Il paraît même que ceux qui existent ne suffisent pas, et qu'il est question d'en créer de nouveaux. Dans le domaine de la musique et de la littérature, nous possédons des maîtres distingués qui donnent à leurs auditeurs, en échange des quelques instants d'attention qu'ils leurs accordent, le goût des choses sérieuses et élevées, et ouvrent le champ aux imaginations et aux plumes. Qui sait si un jour nous ne saluerons pas quelque astre nouveau en train de s'éclairer au classiques rendez vous qui chaque année comptent des membres nouveaux, entraînés par le désir de savoir. Il ne s'écoulera pas de longs jours avant que tout rentre dans l'ordre et que l'on reprenne aussi les cartes qui sont en grande faveur et font passer des heures si agréables.

M. et Mme Henry Conner, venant de Coburg, Canada, où ils ont passé l'été, sont arrivés à la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

Mlles Louise et Virginie Dupré vont passer l'hiver chez les demoiselles Shepard, de la rue Seconde.

Sont revenues de Asheville, Caroline du Nord, la semaine dernière: Mme Lamar Quintero, et Mme Penlston, sa mère.

Mme Alfred Grima et son intéressante petite famille sont de retour de la Passe Christian.

Mlle Harriet McCall est arrivée de Pulaski, Vie., où elle a séjourné pendant une partie de l'été.

Mme Aimée Beugnot et son fils Louis, sont de retour de Asheville, Caroline du Nord, où ils ont passé la saison.

Venant de Ocean Springs, Mme George B Penrose et ses enfants sont rentrés en ville ces jours derniers.

Mlle Lydie Fairchild est en visite chez des amies, à Jacson, Miss.

M. et Mme H. M. Payne, qui étaient à la Passe Christian, sont revenus à la Nouvelle-Orléans où ils passeront l'hiver.

Lundi, M. Willie Pinckard est arrivé du Nord, où il a voyagé quelque temps.

Le demoiselles Loeber, venant de Waveland, Miss., sont arrivées à la Nouvelle-Orléans la semaine dernière.

M. Mme James De Buys sont de retour de Mississippi City, depuis quelques jours.

Mme James Winship et les demoiselles Winship sont arrivées la semaine dernière de Lake Delevan, Wis.

Mme L. C. Reeves et Mlle Lena Jackson sont prochainement attendues. Elles reviennent d'Europe où elles ont voyagé pendant plusieurs mois.

Sont arrivées récemment de la Baie St-Louis, Miss., Mme George L'hote et Mlle Caroline Lhote.

M. F. Mortimer est arrivé de New York, la semaine dernière.

Au nombre des Louisianais arrivés d'Europe, se trouvent M et Mme Andrew Stewart et Mlle Agnès Stewart.

M. et Mme Sidney Hanlett sont arrivés de la Passe Christian, où ils ont passé l'été.

Mlle Genoa Solari est arrivée d'Europe, où elle a voyagé de compagnie avec M. et Mme C. M. Soria et Mlle A. Soria.

Mlle Lillie Mehle, qui va passer quelque temps à Louisville, Ky., s'y est rendue mardi.

Le Juge et Mme Ernest Mittenberger sont de retour de la Baie St-Louis.

M. J. S. Rainey et sa famille sont arrivés, la semaine dernière, de Mississippi City.

Il est peu de jeunes filles qui n'aiment pas à conserver les fleurs naturelles qui leur ont été données. Plusieurs moyens de conservation ont été conseillés, mais ils remplissent plus au moins le but. Voici un procédé qui réussit au delà de toute attente, dit-on. Il consiste à introduire une cuillérée de poudre de charbon dans l'eau que contient le vase destiné à recevoir la fleur et de placer celle-ci de manière que l'extrémité de la tige plonge dans le charbon.

Mme Ernest Puech qui a passé l'été à Lake Delevan, Wis, en est revenue la semaine dernière.

Mlle Lanfance Generelly est arrivée la semaine dernière de la Baie St-Louis, où elle a passé l'été.

Le séjour fait récemment à Ocean Springs, par M. T. D. Wharton, a été des plus agréables.

M. et Mme James Demorselle et leur famille sont de retour de Covington, Lne, où ils ont séjourné tout l'été.

M. et Mme Lucas E. Moore reviennent de Waveland, Miss, après un séjour de plusieurs mois dans la jolie petite ville.

Mlle Pauline Frerat est de retour de la paroisse St-Jean Baptiste, où elle a fait un long séjour chez Mme L. E. Montégut.

Le Col. et Mme Mathew Lagan sont arrivés de la Baie St-Louis, où ils étaient en villégiature.

Mlle Louise Lafaye qui a passé l'été à Covington, Lne, en est revenue la semaine dernière.

M. et Mme Emile Legendre, de retour de Pulaski, Vie, sont installés à "Woodland", leur belle habitation de la paroisse St-Jean-Baptiste.

Les amis de M. Romain Dazet apprendront avec plaisir que la maison qu'il a fondée cet été à Mississipi City est en pleine prospérité et qu'elle restera ouverte toujours, c'est-à-dire hiver et été.

Bonne table, excellente cave, service irréprochable, que les chasseurs se le disent.

Mlle Grace King est arrivée mardi de la Virginie où elle a séjourné pendant la plus grande partie de l'été.

Une touchante cérémonie aura lieu à l'église St Augustin, le samedi, 24 octobre, à 6 heures du soir. On bénira à nouveau l'union de M. et Mme Lucien Adams, qui célébrent ce jour-là le cinquantième anniversaire de leur mariage. Au retour de l'église, une réception à laquelle sont invités les nombreux amis de M. et Mme Adams, aura lieu dans leurs salons de la rue des Remparts. Puissent les heureux époux ajouter de longues années de bonheur à celles qu'ils comptent déjà, c'est le vœu que nous leur envoyons.

Mme Robert Maxwell et ses fils sont de retour de Chicago.

On annonce les fiançailles de Mlle Celia Bradway avec M. John Wolfort.

Mme Harry Bush, qui était depuis quelques jours chez Mme Charles Janvier, est repartie la semaine dernière pour Terrebonne.

Le Dr et Mme George Pratt sont de retour de Boston, Mass.

M. et Mme Omer Villeré sont arrivés du Tennessee, où ils ont passé une partie de l'été.

M. Charles Hero, qui est parti pour le Colorado y fera un long séjour.

Le mariage de Mlle Nora Gebelin avec M. Clarence Bougère, de St-Jean-Baptiste, a été béni à l'église des Jésuites mardi le 6 octobre. Le Rév. Père Whitney officiait.

Mme Walter Flower est revenue, mercredi, de Covington, où elle était avec sa famille, depuis plusieurs semaines.

Sont arrivées jeudi, de Houma, Lne, Mlles Hattie et Alice Buckner.

M. W. A. Mysing, venant d'Europe, est arrivé à New York la semaine dernière.

Samedi, Mlles Ada et Cora Richardson sont arrivées de Boston.

M. et Mme George Dunbar sont partis pour Philadelphie.

Mlle Marie Pitot et sa nièce Mlle Alice Pitot sont de retour de la Baie St-Louis.

Mlle Susie Zuntz est de retour de Ocean Springs, où la recevait Mlle Barnes.

Sont arrivés samedi, de Wytheville, Vie., Mme Carl Quentell et ses enfants.

Le général Beverly Mylles, venant de Port Gibson, est arrivé à la Nouvelle-Orléans, lundi.

M. W. W. Wisdom est parti vendredi, pour Washington, D. C.

M. Harry Da Ponte est parti samedi pour la Passe Christian.

Mlle Maud Burthe et Mlle Annie Howard sont attendues d'Europe, où elles ont encore cette année fait un admirable voyage.

M. et Mme Branch K. Miller sont actuellement à New York.

Mercredi, M. et Mme Samuel Delgado, venant de New York, sont arrivés à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme William Chapman sont de retour de New York

M. et Mme C. L. Rivet sont arrivés de la campagne ces jours passés.

Mercredi, M. et Mme Harry McCall sont arrivés de la Virginie et repartis pour Evan Hall, leur belle plantation à Ascension.

M. et Mme W. E. Chapman sont de retour de leur voyage à New-York.

Mme Robert Ogden est en ce moment chez sa fille Mme Harrison, à Chicago.

Samedi, Mme Richard Williams est arrivée de New York.

Mlle Kate Minor est de retour de sa tournée en Europe, et est actuellement à Southdown, Terrebonne.

M. E. B. Poché est parti pour Donaldsonville.

Mme Joseph Hornor et Mlle Josie Hornor sont parties pour Milwaukee.

Les demoiselles Zacharie sont arrivées samedi, de Biloxi.

M. Robert Bleakley, Jr, est revenu jeudi, de la Virginie.

Mme Dave Ferris est de retour de New York.

Mme M. Lion et Mlle Lion sont arrivées de New York.

MM. T. C. Heradon et S. McHerndon étaient au nombre des passagers du Louisiana qui est arrivé de New York, vendredi.

Venant de New York, M. B. M. Walmeley, est rentré en ville, ces jours derniers.

Mme Edouard May passe quelque temps à Chinchuba, Lne.

Mme Sidney Lewis et sa famille sont de retour de Biloxi.

M. Carl Friedrichs est de retour de la Baie St-Louis, où il a été pendant quelques jours l'hôte du Dr Loeber, Jr.

Venant de Ste-Marie, Lne, M. H. L. Sprague est arrivé ces jours passés à la Nouvelle Orléans.

Mme Robert J. Perkins est de retour de son très agréable séjour chez Mlle Hattie Person, à Port Gibson, Miss.

Lundi, M. et Mme Charles Claiborne sont revenus avec leur famille de Claiborne Cottage, Covington.

M. Gus A. Breaux est arrivé jeudi, de Houma, Lne, où il a fait un court séjour.

Le juge Fenner était la semaine dernière l'hôte du Gén. Myles, à Jefferson Island.

Mme C. L. Bayne et sa petite famille qui étaient depuis quelques jours chez Mme William Muller, à Hammond en sont revenues.

M. et Mme J. C. Lyons sont arrivés jeudi, de New-York.

A son retour du Nord, Mme Marie Rouse Johnston a passé quelque temps chez M. et Mme Harrison Johnston, à Columbus, Miss.

M. A. C. Zeigler est arrivé mardi, de Liverpool, Angleterre.

Les fiançailles de Mlle Laura Pandelly et de M. Alfred Pattison sont annoncées.

Mme George McNulty est arrivée très récemment du Wisconsin où elle était allée voir les parents de M. McNulty.

M. et Mme Frédéric Porter sont arrivés de New York, vendredi.

Mme A. A. Béchet et Mlle Béchet sont revenues de Covington, la semaine dernière.

M. et Mme Fernand Claiborne sont arrivés de Covington, Lne, mercredi.

Mlle Lydia Gordon est de retour d'un séjour charmant à Waveland, Miss.

Mme Hypolite Laroussini et sa famille sont arrivées de Covington, Lne., ces jours derniers.

Le général R. De Trobriand qui a passé l'été en Europe, est rentré à la Nouvelle-Orléans, vendredi.

M. et Mme C. E. Fenner sont actuellement à New York

BLANCHE.

FEUILLETON.

AU BÉNÉFICE
—DE—
MONSIEUR MAYER.

I

—Ils ont raison de parler de leur éducation athlétique; mais ils n'ont seulement pas pensé à la danse!

Ainsi s'exprimait M. Mayer.

—La danse, que les Grecs plaçaient au premier rang des exercices pédagogiques!

Nous l'avions, nous, la danse à l'institution Goubaux,—la danse qui donne l'eurythmie au corps fortifié par les jeux et les coups et qui insinue peut-être quelque souplesse au cerveau lui-même,—la danse telle qu'on ne la connait plus, telle que l'enseignait M. Mayer, notre maître.

Ah! le brave homme, qui gardait sous un globe de cristal le dernier chausson de Vestris et, dans un cœur jaloux, la tradition de son sacerdoce!

Premier sujet à l'Opéra, sous Barras, puis sous Napoléon, il y avait laissé le souvenir d'un double et rarissime mérite: son talent de chorégraphe et sa fidélité à sa femme; on se racontait qu'il avait tenu ferme devant les propositions de diverses princesses, et que, en un temps, Mme Mayer ne mettait point de papillottes à sa perruque qu'elles fussent faites de leurs billets doux.

Lui, rien que par sa tenue, nous inspirait le respect de son art et de sa personne. Toujours de noir vêtu, maigre et nerveux, la face rasée, la mine austère, les cheveux de l'occiput en coup de vent,— de ces cheveux jaune-rouge qui ne blanchissent jamais,— le vieillard se mouvait comme un oiseau. Il semblait affranchi de la pesanteur naturelle et, par surcroit, doué d'ubiquité, car il voltigeait partout à la fois dans la salle de danse, relevant l'un par le bras, tandis qu'il appuyait sur les épaules de l'autre pour le faire plier, toujours sérieux et passionné à la besogne.

Et quelle besogne! Dompter la nature, dompter vingt rudes garçons et leur faire accepter comme une leçon d'agrément le supplice qui mettait leurs jambes à la "crapaudine"! Oh! la quatrième "position"! Le pied gauche dévié en moitié de conversion sous le corps demeuré en place, le pied droit appliqué tout entier au long du gauche, talon contre pointe, pointe contre talon! Il fallait voir grimacer, dans cette attitude, certains bambins qui, plus tard, ont figuré sur un tout autre pied dans le monde: Alexandre Dumas fils, grêle et pâlot, Edouard de Goncourt, aux joues rouges, et le fils de l'acteur Frédérick-Lemaître!

Plus d'un élève, agacé par l'abus des "pliés" ou des grands battements, se délassait parfois en esquissant un léger cancan. Devant M. Mayer, cette irrévérence était un crime. Aussi la risquait-on le plus souvent quand il tournait le dos, ayant quitté sa pochette pour accompagner la contre-danse au piano.

Et quel piano! Une vénérable boite carrée, à quatre pédales, dont deux actionnaient des instruments invisibles attachés sous la table d'harmonie, un tambour et un chapeau chinois. Grâce à leur renfort, les élèves pianistes exécutaient avec brio un morceau étonnant qui traînait depuis un demi-siècle sur le pupitre. Cela était intitulé: "la Bataille de Prague", et vous eussiez lu, imprimées sur les marges, d'étranges indications: "Canonnade, cris des blessés, marche de victoire", etc.

II

Un mardi de janvier 1836, la leçon manqua, Mayer n'étant pas venu. Cela nous contraria. La danse nous délassait du grec, et puis nous savions que Mme Mayer était malade et, vu son âge avancé, l'on pouvait concevoir de l'inquiétude.

Le samedi suivant, encore relâche.

Décidément, cela allait mal pour elle, mais nous fûmes aussitôt rassurés en recevant une circulaire où l'on avisait d'une représentation au bénéfice de son époux, qui serait donnée le lendemain dimanche, à la salle Chantereine; le chef d'institution, M. Goubaux, permettait à ceux qui voudraient y assister de rentrer seulement le lundi matin.

Un programme joint à l'avis promettait des "numéros" plus ou moins alléchants: l'ouverture de la *Caverne*, exécutée par des musiciens de l'Opéra, des chœurs de *Béniousky*, un "pas de deux" du deuxième acte de *Flore et Zéphire*, exécuté par le bénéficiaire et par Mlle Colache, de l'Académie royale de musique et de danse, plus des chansonnettes comiques, dites par M. Lepeintre jeune, des Variétés, et par sa camarade, Mlle Pauline Mayer.

Celle-là, nous la connaissions. Une délicieuse blonde, suave, molle, à qui la volupté et la compassion sortaient par les yeux, la propre nièce de Mayer; nous l'avions tous adorée—de loin—en quelque vaudeville dont nos parents peu sages nous avaient payé la fête, et son oncle savait très-bien que pas un de nous ne manquerait l'occasion de l'adorer de plus près.

C'est que les spectateurs siégeaient presque nez à nez avec les acteurs dans cette petite salle Chantereine, une bonbonnière à présent disparue, qui s'ouvrait sur la rue de la Victoire.

Mais quelle hâte singulière dans l'éclosion de ce "bénéfice"! Comment comprendre que Mayer n'en eût pas averti le cours plus tôt? Nous nous perdions en conjectures.

Le lendemain, exacts au rendez-vous, conduits par des domestiques ou escortés par des frères aînés, nous envahîmes la salle une heure avant le spectacle, et le caquet alla bon train jusqu'au moment où l'orchestre attaqua l'ouverture de la *Caverne*. Le chef-d'œuvre de l'illustre M. Le Sueur nous laissa froids; les chœurs de *Béniousky* nous assommèrent. Mais Lepeintre jeune nous charma. L'hydropisie avancée qui ballonnait l'infortuné comique, au point de l'empêcher de croiser ses mains sur son cœur, les glousseements de sa voix noyée, ses roulements d'yeux d'agonisant nous parurent du dernier bouffon. Enfin, Pauline Mayer, vue à portée de la main, nous jeta dans des ravissements de paradis, dans l'extase.

Nous en revenions à peine quand elle disparut, cédant la place à son oncle.

D'un bond, il venait de jaillir en scène et s'y tenait immobile sur la pointe du pied droit, souriant, tandis que Mlle Colache sortait modestement de l'autre côté de la scène pour faire sa partie.

Mais était-ce bien lui? Etait-ce là le vieillard aux rides terreuses, au duvet jaune, au rictus macabre, dont la chasteté légendaire nous imposait le respect? Mayer, ce Zéphire joli à croquer? Allons donc!

Le visage plus lisse et tendre que l'aurore printanière, le front couronné de frisons entremêlés de roses du Bengale, la bouche en cœur de poule et l'œil émerillonné, il nous tenait en suspens. Son costume aussi nous déroutait. Sur un maillot chair, pailleté d'argent, s'emboîtait, au centre, une sorte de tonnelet bouffant, de satin cerise à crevés blancs, qui ne ressemblait à aucune culotte connue, et deux ailes de papillon palpitaient aux épaules, deux ailes transparentes aux reflets vitreux.

Au premier accord des violons, la stupeur se changea en émerveillement. Zéphire avait aperçu Flore, et il allait vers elle par le chemin des airs. La terre, vraiment, ne le portait plus! L'espace manquant sur l'étroite scène aux grands élans de parcours, Mayer y suppléait avec une succession d'approches par entrechats dont l'élévation croissante devenait surhumaine. A chaque ascension, nous pensions:

—Retombera-t-il? ou va-t-il se perdre dans les frises?....

Et nous découvrions subitement toute la profondeur du jugement que le maître avait porté devant nous sur la valeur de Perrot, le premier danseur, alors en faveur, à l'Opéra:

—Perrot?.